

Chère voisine ou un thriller à l'américaine

Aurélien Boivin

Number 111, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1998). Review of [*Chère voisine* ou un thriller à l'américaine]. *Québec français*, (111), 85-88.

PAR AURÉLIEN BOIVIN

Chère voisine

ou un thriller à l'américaine

De quoi s'agit-il ?

Christine Brouillet a fait une entrée remarquée en littérature, après ses études à la Faculté des lettres de l'Université Laval. Son premier roman, *Chère voisine*¹, lui a mérité le prix Robert-Cliche 1982 décerné alors annuellement aux romanciers de la relève. Réédité l'année suivante, dans la collection « Roman 10/10 », aux Quinze, ce thriller est rapidement devenu un best-seller : 7000 exemplaires vendus en quelques mois au Québec seulement, sans compter les exemplaires distribués en France par Gallimard et par France-Loisirs.

Inspiré d'un fait divers dans la tradition du genre, le meurtre de la jeune comédienne France Lachapelle survenu dans le Vieux-Québec, le roman, qui se déroule dans une atmosphère d'angoisse et de peur, à la manière du roman gothique an-

glais, ainsi que l'a remarqué Michel Lord², s'ouvre sur le meurtre d'une jeune mère de famille, en pleine ville de Québec. Il n'en faut pas plus pour que la panique s'empare des citoyens (surtout des citoyennes), et s'intensifie à mesure que s'empilent les cadavres. Deux autres femmes sont retrouvées assassinées, puis les deux chats de l'héroïne, Louise, serveuse dans un restaurant populaire du Quartier latin et locataire d'un petit appartement dans le même quartier où elle fréquente deux voisins : Roland, un marginal handicapé, qui avoue très tôt avoir tué l'une des victimes, et Victor, un professeur de mathématiques d'une laideur extrême, qui se pose en justicier auprès de Louise, qu'il aime. Car le thriller est construit de manière non pas à créer le suspense sur



CHRISTINE BROUILLET
Photo Michelle Le Bas

l'identité du meurtrier, à la manière du roman policier, mais sur les raisons qui l'ont motivé à agir ainsi, sur son comportement, d'où une progression dramatique à la Columbo dans laquelle les sentiments et la psychologie des personnages sont de première importance.

Le titre

Il est emprunté à une réplique d'un personnage, le pseudo-handicapé Roland, qui, d'une façon un peu sarcastique, confie à Louise, sa voisine, après l'avoir vue sortir de la chambre de Valérie Langlois : « C'est vrai que je marche, *chère voisine* ³, et quand je saurai pourquoi tu te baladais dans la cour hier soir, pourquoi tu es entrée chez Valérie Langlois d'une manière étrange, je t'expliquerai pourquoi je dois être infirme » (p. 112). Le titre pourrait également s'appliquer à Victor, amoureux de Louise, sa chère voisine, voire à la très désagréable Valérie Langlois, locataire de l'immeuble voisin, que Louise se charge d'éliminer après que cette dame acariâtre eut assassiné Mozart et Rose, ses deux chats qu'elle aime plus que tout au monde, d'une façon déraisonnée, et combien plus que Victor, qu'elle accepte finalement d'épouser, non par amour — elle ne l'aime pas — mais pour pouvoir jouir de la présence de Balthazar, un super chat de race dont le jeune homme a hérité d'une vieille tante européenne. C'est grâce à lui, finalement, qu'elle peut se débarrasser de Roland, qui a voulu conclure une entente avec elle pour éliminer Victor.

Le lieu

Chère voisine se déroule essentiellement à Québec, dans un quartier populaire qui ressemble beaucoup au quartier Saint-Jean-Baptiste, mais que l'on ne voit pas. En effet, le narrateur ne s'attarde à aucune description de la ville, qui, bien que nommée (p. 19), n'en demeure pas moins floue. À preuve des descriptions comme celle-ci peuvent s'appliquer à toute autre ville : « Le temps était gris. L'eau du fleuve était grise. Les oiseaux qui planaient au-dessus du port étaient gris. On avait l'impression que les heures du jour seraient grises » (p. 35). La ville de Québec n'est qu'un cadre. Les meurtres auraient pu se dérouler ailleurs. Le narrateur, omniscient, ne retarde pas l'action par de longues descriptions qui contribueraient à retarder l'action. Car, dans le thriller, c'est elle qui compte et non le décor précis. Deux courts séjours à Montréal

sont aussi évoqués qui mettent en cause Victor, qui veut célébrer dans sa famille la fête de Noël ; le second, d'une seule journée, où, en compagnie de Louise, il vient annoncer ses fiançailles, voyage qui ne réjouit guère la jeune fille à l'idée de se séparer de Balthazar.

Le temps

L'intrigue s'amorce le lundi 20 septembre 1981 (p. 16), car le meurtre de Jeanne Lesboens a eu lieu en 1979, deux ans avant celui de Pierrette Beaulieu-Paré, cette mère de famille découverte dans son logement, le samedi précédent « étranglée puis mutilée sexuellement » (p. 14). « On signalait aussi qu'il était possible que l'auteur du meurtre de Jeanne Lesboens ait récidivé, deux ans plus tard, les mutilations étant étrangement similaires » (p. 33). L'intrigue se termine avec la mort de Roland, quelques mois plus tard, plus exactement au mois d'avril, alors que son projet d'éliminer Victor échoue : Louise, elle-même meurtrière de Valérie Langlois, réussit, avec l'aide de Victor, à se débarrasser de Roland, en le précipitant du haut du balcon du troisième étage de son appartement. La chronologie est facile à reconstituer grâce aux nombreuses indications temporelles. D'abord celle des événements tragiques :

- meurtre de Gisèle (femme de Roland), dans un accident soigneusement préparé (1979) et rapporté par analepse (« ça fait presque deux ans », raconte dans les détails Madame Gauthier à Victor, p. 63). Roland avoue lui-même cet acte meurtrier, qui a bien failli lui coûter la vie, et le meurtre de Jeanne : « C'était si simple de tuer sans pour autant mettre sa vie en danger. Il avait bien tué Jeanne Lesboens sans problème » (p. 77) ;
- meurtre, simplement évoqué, de Jeanne Lesboens : 1979 (p. 15) ;
- meurtre de Pierrette Beaulieu-Paré : septembre 1981 ;
- meurtre de Nadia Trenneau : 10 novembre 1981 ;
- empoisonnement des chats Mozart et Rose : début janvier 1982 ;
- meurtre de Valérie Langlois, « l'empoisonneuse de chats » (p. 107) : un jeudi de février (p. 106), après le 12, date des fiançailles de Louise et de Victor ;
- mort de Roland, précipité dans le vide du haut du balcon de l'appartement de Louise, après une lutte avec Victor : avril 1981.

Ajoutons que c'est en octobre que Victor s'installe dans l'immeuble de Roland et de Louise. C'est en novembre qu'il annonce déjà à ses amis ses fiançailles avec Louise sans qu'elle soit au courant de ses intentions. En décembre, il se rend à Montréal pour célébrer en famille la fête de Noël, tandis que Louise se rend chez elle, dans une famille désunie. Les fiançailles ont lieu le 12 février, veille de l'anniversaire de Victor. Le mariage d'un collègue de Victor a lieu en mars et c'est en avril que les inspecteurs commencent à s'intéresser au trio de l'immeuble.

La structure

Le roman, linéaire, est divisé en huit chapitres non numérotés et d'inégale longueur. Les divers événements sont rapportés par un narrateur omniscient qui, parfois, il faut l'avouer, manque un peu de vie, ce qu'aurait évité une narration confiée à Louise, par exemple, qui aurait rapporté ces mêmes événements dans son journal intime ou autrement, tout en donnant plus de crédibilité aux personnages, à Louise en particulier, qui de frère et peureuse, au début du roman, devient une femme déterminée, aux nerfs d'acier, qui n'hésite pas à tuer pour punir quiconque lui a fait du mal. Car, selon la doctrine qu'elle pratique, la société n'a aucune importance, pas plus que les humains d'ailleurs : selon elle, il est permis de tuer quand on a un motif valable.

Les personnages

Louise Desbiens (p. 46). L'héroïne, jeune fille toute simple (p. 20), mais, aux yeux de Victor, « étrange, si renfermée, si discrète » (p. 75), est attirée par les récits sanglants (p. 15). Elle est rousse, a les yeux verts, est grande. « C'était le type parfait de la jeune fille gentille, sans problème » (p. 19). Elle aime les chats : « C'était ses amis, ses amants, ses frères, ses sœurs, c'était tout son univers » (p. 20). Après l'arrivée de Balthazar, « [e]lle ne comprenait pas comment on pouvait aimer les êtres humains, hommes ou femmes, quand on avait vu un chat. L'humain était si lourd, si maladroit, si peu subtil, si corrompu, si peu intéressant. Les êtres humains racontaient toujours les mêmes histoires, les êtres humains vivaient toujours les mêmes choses » (p. 56). Elle est aussi passionnée des dés à coudre dont elle possède une belle collection (p. 20). Si elle « n'avait jamais eu d'opinion sur la vie et la mort, sur le droit de tuer ou non[,] elle

comprendait [...] qu'on puisse ôter la vie si on avait une bonne raison » (p. 65), philosophie qu'elle appliquera à la lettre, en tuant de sang-froid la meurtrière de ses deux chats. Celle que l'on dit timide, mais qui a pratiqué le karaté pendant quatre ans (p. 84), « ne trouva pas cet air d'effarement et d'horreur commun aux victimes de meurtre. Valérie Langlois avait l'air aussi idiote morte que vivante » (p. 108). Sorte de morte-vivante à la Meursault, Louise n'attache aucune importance à l'acte sexuel : « [...] elle était indifférente, inconcernée. Elle trouvait que cela ne méritait pas toute l'attention qu'on y attachait » (p. 81). Aux yeux de Victor, après le meurtre de Valérie Langlois, Louise n'est pas un être « moralement normal », car « [e]lle semblait incapable de distinguer le bien du mal » et « [la] mort n'avait pour elle qu'une importance relative » (p. 124). Bien plus, « elle ne pouvait pas dire qu'elle regrettait son crime. Elle savait qu'elle aurait dû éprouver de la panique, du remords, du regret mais elle n'éprouvait rien de tout cela » (p. 132). Une telle amoralité fascine Victor (p. 135).

Roland Broudel (p. 53). Voisin de Louise, dans la trentaine, il est cloué dans un fauteuil roulant depuis un tragique accident d'automobile qui a causé aussi la mort de sa femme. Malgré des soins exceptionnels, il ne parvient pas à marcher. Les médecins n'y comprennent rien et parlent « de choc émotif à retardement, de complexe » (p. 22), convaincus toutefois que le temps arrangera les choses. Passionné de petits poissons d'élevage, de livres de philosophie, telle la doctrine de Nietzsche relative à la négation du monde et au vide pernicieux de l'humanité (p. 61), et d'« histoires qui ne pouvaient intéres-

ser qu'une certaine catégorie de personnes » (p. 26), il se révèle un personnage étrange, bizarre (p. 48), mais un gars formidable, selon Victor, et un locataire exceptionnel, tranquille, selon Madame Gauthier (p. 31). En réalité, il n'est pas infirme, et s'adonne, une fois par mois, à des randonnées nocturnes, à l'insu de tout le monde de son entourage. C'est au cours de l'une de ces expéditions qu'il assassine une jeune fille, Nadia Trenneau (p. 45), lui qui est déjà coupable de l'assassinat de Jeanne Lesboens (p. 39) et qui a volontairement provoqué l'accident ayant causé la mort de sa femme, qui ne l'aimait pas et qui « l'obligeait par sa non-coopération à fréquenter d'autres femmes » (p. 38). S'il a provoqué volontairement l'accident, sous prétexte d'un second voyage de noces (p. 62), c'est qu'il a voulu se débarrasser de sa femme afin de toucher les fruits d'une substantielle police d'assurances et une pension de la compagnie qui l'employait (p. 118). Il croit que Louise, qui l'intéresse grandement, ne devait qu'aimer les femmes (p. 37). Il l'imagine d'ailleurs caressant une

femme (p. 37), image qui provoque chez lui « un renflement dans son pantalon » (p. 37), car Roland est obsédé par les femmes. Il se plaît à les violenter et, sou-

vent, à jouir en solitaire : « Jouir sur du papier glacé [le *Penthouse*] l'insultait, était inadmissible pour lui qui était le spécialiste des étreintes chaudes, sensuelles, violentes » (p. 38). Aussi est-il jaloux quand il se rend compte que Victor est attiré par Louise. Auteur d'un autre meurtre antérieur à celui de Jeanne (voir p. 60), celui de Marie Lessard, sur lequel le lecteur ne sait rien, il n'est pas responsable de celui de Pierrette Beaulieu-Paré : « Il aurait été instructif de savoir comment un autre s'y prenait pour mutiler » (p. 60). D'ailleurs, le meurtrier, un certain Gérard Boivin, garçon d'ascenseur, passera aux aveux (p. 167).

Victor, dit Vic Moreau (p. 88). Nouveau locataire de l'immeuble de Louise et de Roland, ce jeune homme âgé de 26 ans (p. 60), qui excelle au tennis (p. 43), est « très naïf » (p. 60) et est d'« [u]ne laideur étrange ; et déconcertante » (p. 40), « laid à faire peur » (p. 47). Ce professeur de mathématiques dans un collège privé de la ville (p. 40), loin d'avoir été gâté



par la nature (p. 47), avait pourtant du charme et souriait constamment (p. 40). Ce « jeune-homme-bien » (p. 40) parle beaucoup, se passionne pour les histoires policières (p. 42), possède « plusieurs ouvrages sur le comportement, la psychologie d'un criminel, des annales judiciaires, des études de grands dossiers, etc. » (p. 72-73) et rêve d'arrêter le criminel en jouant les Zorro (p. 118), les grands justiciers : « Enfin, on reconnaîtrait son intelligence ! Les étudiants cesseraient de se moquer de lui » (p. 43), car, pour lui, c'est évident, le meurtrier présente « un cas parfait de délire isolé » (p. 75). Victor se révèle un véritable « chevalier servant » (p. 85), qui aime follement Louise, qu'il finira par épouser, sans se rendre compte qu'elle ne l'aime pas.

Madame Gauthier. C'est la propriétaire de l'édifice à appartements où habitent les divers protagonistes, Louise, Victor et Roland. Elle aime ses locataires, en particulier Roland, dont elle prend grand soin en lui rendant divers services et en lui apportant quotidiennement le journal, puisqu'elle est convaincue qu'il ne peut pas se déplaçer.

Valérie Langlois. Femme détraquée et alcoolique (p. 100), épouse d'un représentant en produits pharmaceutiques, elle habite l'immeuble voisin de celui des protagonistes et veut empêcher gens et bêtes (entendons les chats de Louise) d'emprunter sa cour. Louise se débarrassera d'elle, qui a empoisonné ses deux chats. Ce meurtre bien planifié lui permettra, du même coup, d'éliminer Roland, qui l'a vue entrer chez cette dame acariâtre, la nuit du crime. Aux yeux de Louise, Valérie Langlois, c'est « de la vermine dangereuse, une folle empoisonneuse » (p. 122).

Miss Van Ilen. Infirmière diplômée à la retraite (p. 29), qui a choisi de se consacrer au bien-être des miséreux et des défavorisés en pratiquant le bénévolat. Elle aussi prend soin de Roland et lui rend souvent visite.

Johanne : serveuse depuis trois ans dans le même restaurant que Louise et en mal d'amour puisque malchanceuse : ses affaires de cœur se terminent toujours mal et trop rapidement surtout.

Jean-Paul Deschênes et Pierre Côté. Ce sont les deux inspecteurs chargés de l'enquête du meurtre de Valérie Langlois, qui multiplient leurs visites aux habitants de l'immeuble et à madame Gauthier, qui, un jour, se rappelle soudain un détail insignifiant : souvent, la nuit, elle entend quel-

qu'un marcher à l'étage supérieur, celui qu'habite Roland. Elle invoque alors une histoire de fantôme à laquelle elle prête foi, ce qui incite les deux inspecteurs à multiplier les visites à Roland, qui se sent piégé, d'où son entente avec Louise pour se débarrasser de Victor.

Thèmes

Nous ne retenons que les plus importants.

La peur, associée à la **terreur** et à la **panique**. Les meurtres en série ont créé un climat de terreur, une véritable panique dans la ville de Québec, surtout après le deuxième meurtre de Roland, celui de la jeune Nancy Trenneau (p. 47) et celui de Valérie Langlois (p. 132). Le narrateur s'intéresse à recréer ce climat, que l'on retrouvait dans les romans gothiques du XIX^e siècle québécois : « L'opinion publique était émue. Québec paniquait. Terrifiées, les femmes juraient qu'elles ne sortiraient plus jamais et que ce n'était pas tolérable comme situation. On avait l'impression de retourner à Whitechapel, en 1888, quand Jack l'Éventreur écumait les rues sordides de la ville » (p. 47). Et plus loin : « Le public paniquait, les peurs des femmes avaient un goût de nausée. Ce crime gratuit, sanglant terrifiait par ces mutilations qui signifiaient tant de haine. [...] Ce fantôme démoniaque régnait sur la ville dès le milieu de l'après-midi à l'heure bleue quand le ciel se fonce, se fonce et donne à la neige un reflet sombre et froid. On avait peur dès cette heure-là » (p. 132). Louise n'échappe pas à ce climat de terreur, qui craint de rentrer seule chez elle après son quart de travail au restaurant (p. 17). C'est pourquoi Victor, le chevalier servant, se fait un devoir de l'escorter, lui qui l'aime sans qu'elle s'en doute encore.

La violence. *Chère voisine* est à l'image de la société contemporaine, qui attache beaucoup d'importance à une violence trahissant un profond malaise, incapable de tolérance, voire d'amour, aliénée et obsédée, à l'image de Louise et de Roland. Cette violence débouche inévitablement sur **la mort**, autre thème récurrent du roman.

La déshumanisation de la société. *Chère voisine* trahit un certain pessimisme de l'auteure, qui ne croit guère ni à l'humanisme ni à l'humain. La société ne respecte plus les grandes valeurs fondamentales qui garantissent le droit à l'existence. Louise, par exemple, aime plus ses chats

que les personnes qui l'entourent, comme si, pour elle, la société n'avait aucune importance, n'existait pas. Ne défend-elle pas le principe que l'on peut se débarrasser d'une personne quand on a un motif valable ?

La vengeance. Ce thème découle du précédent. Œil pour œil, dent pour dent, voilà qui pourrait être la devise de Louise, qui n'hésite pas à exercer sa vengeance à l'égard de Valérie Langlois.

La politique. Les personnages ne sont guère portés vers la politique et ne font guère preuve de sens civique, mis à part Victor, qui se fait un devoir d'aller voter aux élections municipales. Louise et Roland s'abstiennent. La première se hâte de déchirer la carte lui indiquant l'adresse de son bureau de vote : « Elle ne voyait pas pourquoi elle irait voter. Changer de maire ne modifierait pas sa vie, pourquoi se déranger pour faire une croix » (p. 60). Quant à Roland, il « avait décidé de ne pas voter. Les polémiques du monde extérieur lui apparaissaient vaines, voire vulgaires » (p. 61). Voilà deux comportements qui trahissent une fois de plus l'aliénation des personnages.

Le sens du roman

Avec *Chère voisine*, Chrystine Brouillet a voulu combler un vide en dotant la littérature québécoise d'un véritable thriller, dans la plus pure tradition des spécialistes du genre, Patricia Highsmith en particulier, dont l'influence est perceptible. La première lauréate du prix Robert-Cliche originaire de la ville de Québec a aussi voulu dénoncer, dans une société quelque peu marginalisée qu'elle connaît bien — n'a-t-elle pas exercé pendant quelques années le métier de serveuse dans un restaurant, comme son héroïne Louise ? — les tares de cette société aliénante et aliénée qui a fait de la violence, du sexe et de l'argent ses principales valeurs.

Notes

1. *Chère voisine*, Montréal, Quinze, 1983, 202 p. (« Roman 10/10 », 55) Première édition : Montréal Quinze, 1982, 202 p. (« Prose entière »).
2. Michel Lord, « *Chère voisine* de Chrystine Brouillet », dans *Lettres québécoises*, 27 (automne 1982), p. 31-32.
3. C'est moi qui souligne.